

Laval théologique et philosophique



GISEL, Pierre, dir., *Histoire et théologie chez Ernst Troeltsch*

Lucien Pelletier

Volume 51, numéro 1, février 1995

Société-Religion-Christianisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400906ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400906ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, L. (1995). Compte rendu de [GISEL, Pierre, dir., *Histoire et théologie chez Ernst Troeltsch*]. *Laval théologique et philosophique*, 51(1), 208–210.
<https://doi.org/10.7202/400906ar>

la valeur morale. « *Ich will nichts umsonst, am wenigsten das Leben* – Je ne veux rien gratis, surtout pas la vie » (*Zarathustra*, « Des vieilles et des nouvelles tables »).

Ernest Joós
Université Concordia

Pierre GISEL, dir., **Histoire et théologie chez Ernst Troeltsch**. Genève, Labor et Fides, 1992, 430 pages.

La parution récente ou prochaine en traduction française de textes du philosophe, théologien, sociologue et historien Ernst Troeltsch permet enfin au lecteur francophone de se faire une idée plus précise de cette oeuvre importante. Comment expliquer cet intérêt nouveau ? Le présent ouvrage apporte à cette question des réponses variées et nuancées. Il rassemble les contributions d'un congrès interdisciplinaire et interculturel (y ont pris part des germanophones et des francophones, dont des Québécois) tenu à Lausanne en 1990. Malgré certaines inégalités, inévitables dans ce genre de publication, l'ouvrage présente ces seize études fort précises, souvent érudites, qui permettront à coup sûr une entrée dans l'oeuvre de Troeltsch, tout en ne remplaçant pas sa lecture.

Les approches sont variées mais relèvent toutes d'une problématique commune, qui fut celle même de Troeltsch. Toutes, en effet, se rapportent de quelque manière à la question des rapports entre vérité et histoire, à ce que Troeltsch a appelé « l'historicisme et ses problèmes ». L'historicisation radicale de tous les jugements qu'il est possible de porter sur l'histoire a entraîné dans sa tourmente, depuis le siècle dernier, celui-là même qui les prononce : il n'est plus de point de vue détaché, de promontoire stable duquel on puisse observer le cours des choses et leur assigner un sens fixe. Mais si les jugements absolus sont révoqués, cela ne porte-t-il pas un coup fatal à la matrice même de toute notre civilisation, le christianisme ? C'est le souci d'un croyant et d'un théologien qui s'exprime là : en prenant l'histoire au mot, n'en est-ce pas fini de toute affirmation d'un absolu ? Ce problème du rapport entre théologie et histoire est souligné par le titre du présent recueil et en constitue un des leitmotivs. Thème aujourd'hui rebattu, et qui ne justifierait pas à lui seul l'intérêt nouveau pour Troeltsch. Or justement, ce que Troeltsch nous permet et ce qui lui rend tout son à propos, c'est la reformulation des rapports de l'absolu et du relatif dans les termes d'une problématique de la *vérité*. En des temps de crise des certitudes – et à cet égard Troeltsch est notre contemporain –, le retour à une réflexion sur la production tout uniment transcendante et intersubjective des jugements historiques est le geste de ceux qui, soucieux avant tout de vérité, veulent en réexaminer les bases sans nier d'emblée qu'il y en ait de fissurées ou de chancelantes. Loin d'interdire tout jugement de valeur, la relativisation historique des points de vue permet seule de tenir compte du sujet qui s'investit dans son énoncé en une expérience du vrai à partager et à faire.

Le présent ouvrage s'ouvre sur une excellente étude de H. Ruddies, significativement intitulée « La vérité au courant de l'histoire », qui reprend en raccourci toute la problématique troeltschienne et sert de guide aux textes suivants, plus spécialisés. Plus loin, la contribution de T. Rendtorff reprend ce même propos avec le même brio, en insistant toutefois davantage sur l'idée de personnalité, qui selon Troeltsch constitue l'apport historique spécifique de la culture chrétienne (un point de vue remis récemment à l'honneur par Louis Dumont). W. Gräßl reprend lui aussi ce thème en l'amplifiant. À cet ensemble d'études se rattache aussi celle de K. Nowak, qui situe dans son contexte la problématique historiciste formulée par Troeltsch.

Le texte de D. Korsch sur le rapport de Troeltsch à Schleiermacher expose davantage qu'une simple filiation intellectuelle : il pose critiquement la question du rapport entre la religion et la culture. Celui de U. Barth sur Troeltsch et Kant est sans doute un des plus denses de l'ouvrage, mais aussi un des plus magistraux : il expose le rapport très complexe de Troeltsch au kantisme et au néo-kantisme, ses variations, et le degré de validité que peut revendiquer l'hypothèse troeltschienne d'un *a priori* religieux ; une étude fort utile, que goûteront les philosophes de la religion.

Un autre ensemble de textes porte plus particulièrement sur le Troeltsch historien et sociologue. C. Theobald expose les fondements épistémologiques de cet aspect de l'oeuvre : comment Troeltsch a-t-il cherché à articuler la visée systématique avec sa méthode historique ? L'étude d'A. Dumais reprend ce même thème sous un angle plus précis : elle explique comment Troeltsch s'est inspiré de ses lectures de Weber et Simmel pour conjuguer la sociologie et l'histoire en une méthode originale. J. Rohls rappelle certaines des thèses les plus connues de Troeltsch sur les rapports entre le calvinisme et la modernité, mais il le fait avec une maîtrise exceptionnelle, qui donne à son texte une extrême utilité et en fait une des contributions majeures de l'ouvrage. M. Despland, au gré d'une comparaison entre Troeltsch et son contemporain Maurice Vernes, relève avec à propos une limite de la lecture troeltschienne : elle est une histoire sociale des doctrines, qui a besoin d'être complétée par une sociologie de la religion qui tienne davantage compte des réalités nationales et politiques. Enfin, J. Waardenburg considère critiquement les énoncés troeltschiens sur l'absoluité du christianisme et leur fait un sort : « Dans la mesure où la science des religions a choisi de se situer hors du domaine de l'absolu et de porter ses recherches sur les interprétations humaines de ce qui est censé être absolu, la théorie troeltschienne a perdu sa pertinence pour les chercheurs actuels » (p. 240). Cette remarque est valide si elle est de méthode ; mais cela ne doit pas empêcher l'historien des religions même le plus respectueux de son objet de reconnaître l'à-propos du problème de la vérité des phénomènes qu'il décrit, puisque ces phénomènes eux-mêmes ont prétention à une validité normative ; à cet égard, l'étude de Waardenburg nous semble rester en deçà de la problématique formulée par Troeltsch.

D'autres textes sont consacrés à la réception de l'oeuvre. B. Reymond examine l'intérêt de Troeltsch pour la pensée francophone et, inversement, celui de la francophonie pour Troeltsch. P. Corset étudie la relève de Troeltsch par Tillich et rappelle fort justement que si ce dernier a pu accuser son maître d'avoir sacrifié l'inconditionné au conditionné, c'est au nom d'une métaphysique qui elle-même n'est pas exempte de problèmes et ne suffit peut-être pas à prendre congé de Troeltsch. D. Müller, enfin, présente la lecture par Pannenberg de la réflexion éthique de Troeltsch ; c'est un texte important en ce qu'il rappelle que l'éthique ne suffit sans doute pas à faire le lien entre l'absolu et le relatif.

Finissons avec deux textes qui ouvrent des perspectives à l'oeuvre de Troeltsch. P. Gisel nous livre de sa lecture de Troeltsch une série d'impressions et de notes susceptibles d'en montrer l'actualité persistante. Nous mentionnons en dernier lieu le texte d'I. Schüssler sur Troeltsch et Nietzsche parce qu'il ne s'agit pas simplement de l'étude d'une filiation : elle précise clairement que l'oeuvre de Troeltsch reste sous la coupe de la critique nietzschéenne des valeurs et, de ce point de vue, est en deçà des réflexions actuelles sur le sens de la modernité, même si elle peut y contribuer.

La plupart des textes, d'ailleurs, mentionnent explicitement que par des aspects importants, l'oeuvre de Troeltsch est surannée. On peut regretter, à cet égard, l'absence d'une étude consacrée expressément à la relève du problème de l'historicisme par l'actuelle pensée herméneutique (mais certains textes, notamment ceux de Theobald et de Müller, donnent quelques indications en ce sens).

Il est intéressant de constater une différence importante entre les contributions des chercheurs allemands et celles des francophones : ces dernières ont une approche plutôt extrinsèque, alors que les premières font une lecture immanente, qui témoigne d'une connaissance intime de l'ensemble des écrits de Troeltsch. On a là deux étapes différentes de la réception, dues évidemment à des motifs culturels, linguistiques et historiques. Cela ne nuit nullement à la qualité de l'ouvrage, qui constituera un outil fort important pour toute appropriation future de l'oeuvre à laquelle il est consacré.

Lucien PELLETIER
Université de Sudbury

Xavier TILLIETTE, **Le Christ des philosophes. Du Maître de sagesse au divin Témoin**. Namur, Culture et Vérité, série « Ouvertures », 491 pages.

Après avoir publié *La christologie idéaliste* (Paris, Desclée, 1986), *Le Christ de la philosophie* (Paris, Les Éditions du Cerf, 1990), admirable exposé systématique de la christologie philosophique, et enfin une profonde méditation philosophique appuyée sur les plus beaux textes philosophiques, *La semaine sainte des philosophes* (Paris, Desclée, 1992) – ouvrage qui pourrait nous aider à déterminer ce qu'est exactement la prière du philosophe –, le R.P. Tilliette publie le texte qui fut à l'origine des autres, sous le titre du *Christ des philosophes*, qui renvoie à une suite de monographies plus (Hegel, Nietzsche, Blondel) ou moins (Malebranche, Bergson, Nabert, etc.) développées, et souvent accompagnées de précieuses notes bibliographiques. L'origine de ce livre libre et vivant est une série de cours, dont il garde la trace malgré les remaniements et compléments. Les polycopiés des cours de l'Institut Catholique de Paris avaient déjà donné lieu à une traduction italienne (*Filosofi davanti a Cristo*, Brescia, Editrice Queriniana). Il eût été regrettable que le public français, hormis les quelques heureux possesseurs des polycopiés, fût privé d'un ouvrage aussi riche d'informations et aussi pénétrant. Il ne fait pas double emploi avec les autres livres précédemment parus, par les multiples aperçus rencontrés au fil des lectures, et par les suggestions nombreuses non retenues dans les ouvrages plus composés. Ici l'ordre est simplement chronologique, et nous trouvons le meilleur de ce que peut donner une méthode historique très sûre, sur un sujet aussi rarement traité.

La christologie philosophique n'est pas tant ici la philosophie qui conduit au Christ et au christianisme ; elle est bien davantage l'interpellation de la philosophie par le Christ. C'est en quelque sorte l'intervention du Christ, ou la provocation par le Christ, chez les philosophes de Nicolas de Cuse à Paul Ricoeur.

Il faut d'abord noter que ce grand texte est d'une lecture roborative, absolument non conformiste, rabattant un peu les enthousiasmes excessifs (par exemple pour la « christologie transcendante » de Karl Rahner), et dévoilant des richesses méconnues (Dostoïevski, Jules Lequier, Romano Guardini ou Jean Nabert). Les préférences et les réticences personnelles du R.P. Xavier Tilliette sont exposées sans détour ; elles contribuent à faire l'intérêt du livre qui n'est pas dénué d'humour. Nous voyons Bergson « entre le potage et le raisin » se mettre « à exposer la nouveauté radicale du Sermon sur la Montagne » (p. 355). Rappelant plus loin qu'Ernst Bloch s'est fait exclure du parti communiste, l'auteur souligne qu'il a finalement gagné au change, puisqu'« il est devenu pour maints théologiens protestants et catholiques un directeur spirituel et un Père de l'Église (laïque) » (p. 402), car ces pauvres théologiens ont admis, à la suite de Bloch, que « seul un athée peut être un bon chrétien, seul un bon chrétien peut être un athée. Une sentence qui, hélas, a fait mouche. L'idée est désastreuse et même délétère » (p. 409). Il est bon de dire de tels propos ; car il est vrai